



RÉVOLUTIONS

DE PARIS,

DÉDIÉES À LA NATION.

NEUVIÈME ÉDITION,

*Avec un Récit parfaitement exact de la
Prise de la Bastille.*

N^o. I.

Les grands ne nous paroissent grands,
Que parce que nous sommes à genoux: . . .
. . . . Levons-nous.

Du 12 au 17 Juillet 1789.

DÈS qu'on sut dans cette ville le départ de M. Necker, la consternation fut générale; le peuple désespéré, cherchant un terme à ses maux, incendia plusieurs barrières, se porta en divers lieux, forma des projets incertains, tandis que les citoyens, dans un morne silence, en se consultant, laissoient échapper des larmes. Sur les cinq heures, le dimanche 12 Juillet, des citoyens, assemblés au Palais-royal, envoyèrent des ordres pour fermer tous les spectacles; ce qui fut exécuté sans réplique. Cette marque d'honneur, décernée à un grand homme, fit connoître, avec certitude, quel étoit le degré de l'affliction publique.

A

(2)

L'on fut ensuite au cabinet du sieur Curtius, pour prier cet artiste de se désaisir des bustes ou portraits de monseigneur le duc d'Orléans et de M. Necker. On a porté ces bustes en triomphe, quoique décorés de crêpes, symboles de la disgrâce de ces hommes chéris (1) ; et le peuple crioit : *chapeau bas*, pour marquer sa profonde vénération ! Le cortège étoit nombreux ; il a suivi le boulevard et la rue Saint-Martin : là, les citoyens qui le composoient ont engagé un détachement de la garde de Paris à les accompagner pour maintenir le bon ordre. On a suivi la rue Saint-Martin, celles Grenetat, de Saint-Denis, les rues de la Ferronnerie, Saint-Honoré, jusqu'à la place Vendôme. Alors un détachement de Royal-Allemand a voulu faire main-basse sur le peuple ; on a lancé des pierres, les soldats se sont jettés parmi la populace ; le buste de M. Necker a été brisé, celui de Monseigneur le duc d'Orléans n'a échappé que parce qu'un dragon, d'un coup de sabre, n'a pu l'atteindre. Ces lâches soldats, qu'incessamment l'assemblée nationale peut licencier et déclarer infâmes, ont osé tirer sur le peuple : un Garde-françois, sans armes, a été tué, et quelques personnes blessées ; mais un soldat de la

(1) On croyoit alors que Monseigneur le Duc d'Orléans avoit reçu un ordre d'exil.





A sept heures du soir arrive la nouvelle des hostilités des troupes à la Place de Louis XV. Des Orateurs, au Palais Royal, montent sur des chaises et dénoncent les ennemis de la Patrie. Aux armes, à la liberté, voilà le cri général. On fait fermer les spectacles, on sotte le tocsin, la fermentation s'augmente et le Peuple veille toute la nuit.

*Bureau des Révolutions de Paris, rue Jacob, F^o S^t G. N^o 28.
Et au Mois de Mars, rue des Marmes, Fimb. S^t G. N^o 20*

Garde-de-Paris , irrité de cet assassinat ,
 ajuste le dragon qui vient de tuer le Garde-
 françois , et lui fait mordre la poussière ,
 tandis qu'un jeune médecin , armé seule-
 ment d'un pistolet , démonte un autre
 dragon , le renverse , échappe le coup de
 feu et s'empare de son cheval et de ses
 armes. Au même instant le prince Lam-
 besc , cet odieux aristocrate a paru au pont
 tournant des Thuilleries , accompagné de
 sa troupe ; il a eu la basse cruauté de se
 présenter à des citoyens qui se prome-
 noient et qui n'avoient pour arme qu'une
 canne en main : là , d'un coup de sabre ,
 et sans motif , il a abattu à ses pieds un
 vieillard qui se retiroit avec son ami ; des
 jeunes gens ont voulu s'avancer , mais
 les soldats ont fait feu. Dès-lors chacun ,
 saisi d'effroi , a pris la fuite ; on a entendu
 un coup de canon , et l'alarme s'est ré-
 pandue : des citoyens désespérés sont en-
 trés au Palais-royal , en criant : *aux*
armes ! aux armes ! L'on avoit déjà fait
 des motions dans ce jardin , pour se ras-
 sembler à l'hôtel-de-ville , sous les ordres
 des électeurs de la capitale ; effectivement
 on y a couru ; un très-grand nombre de
 citoyens de tout rang , de tout âge , se
 sont armés ; il s'agissoit de la défense com-
 mune ; quiconque avoit des armes s'em-
 pressoit d'en donner , et vers les neuf
 heures du soir ; une troupe nombreuse
 de citoyens se sont montrés en plusieurs

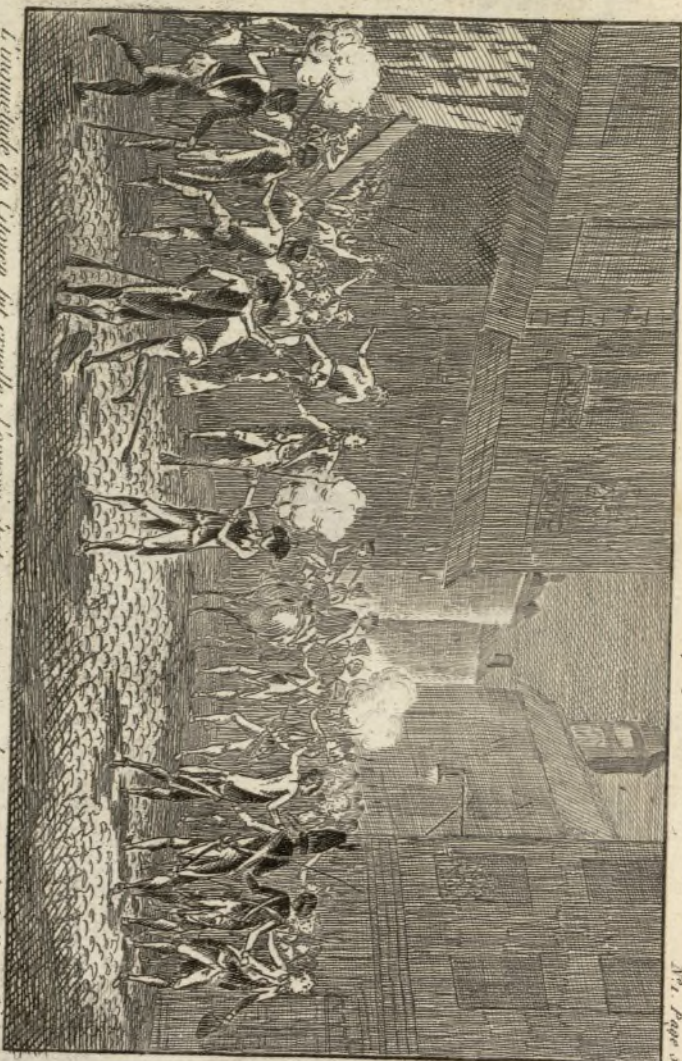
endroits, les uns à pied, quelques autres à cheval, et notamment à la place Louis XV, où ils ont rencontré des hussards et quelques soldats de Royal-Allemand, rangés en ordre de bataille, mais il ne s'y est rien passé de remarquable. Durant cet intervalle, des Gardes-françaises patriotes se sont échappés de leurs casernes malgré leurs officiers; ils se sont portés avec intrépidité vers la place Louis XV: on peut dire qu'ils n'y ont pas couru, ils y ont volé. Un détachement de Royal-Allemand s'étoit avancé le long du boulevard, les Gardes ont fait feu, les dragons ont riposté par une décharge; mais un coup de canon tiré du dépôt des Gardes, et secondé d'un feu roulant, a forcé ces étrangers de fuir précipitamment, en laissant onze des leurs, tués ou blessés sur le lieu du combat. On a rapporté leurs armes et leurs dépouilles, que l'on a regardé comme les premiers gages de la victoire.

A onze heures, plusieurs autres détachemens des braves Gardes-françaises ont forcé leurs casernes, et ont marché du côté de la place Louis XV, le long des boulevards Saint-Denis et Bonne-nouvelle. Durant la nuit on a entendu quelques coups de fusils.

Ce matin 13, à neuf heures, on sonne le tocsin pour rassembler la bourgeoisie. Les citoyens de tout rang, de tout âge, pouvant porter les armes, se présentent



NUIT DU 12 AU 13 JUILLET 1789. À PARIS.



L'impunité du Citoyen fut cruelle ; l'ennemi était sur ses pas ; quelques coups de fusil se firent entendre au travers du brouillard ; on cria aux armes, et les boutiques des épiciers furent effrayées pour s'en préserver.

Bureau des Révolutions de Paris, rue des Moines, N^o 15, Et, 1^{re} et 2^{de}.

dans leurs districts ; c'est la voix de la patrie , c'est l'intérêt du sang qui commande ; ce sont des amis , des frères et soi-même qu'il faut défendre ; nos lâches oppresseurs nous y forcent : ils ont trahi leurs sermens , leurs devoirs ; à la justice ils opposent la force ; ils trompent la bonté du roi : c'est à nous de montrer que nos demandes sont équitables , et que la victoire est due à l'intègre justice ; non , ce n'est point aux rampantes intrigues des cours que peut appartenir le triomphe ; le ciel en seroit irrité ! De vils courtisans , souillés de vices et d'opprobres , pourroient-ils donc être vainqueurs contre des légions de citoyens , éclairés par le flambeau de la saine philosophie , armée des droits sacrés des peuples , de la raison et de l'humanité ? Ne craignez point , nation courageuse ; intrépides citoyens , la liberté vous attend !

D É T A I L S

Du lundi 13 Juillet.

LES coups de fusils qui ont été entendus dans la nuit du dimanche au lundi , annoncés dans les détails d'hier , avoient été tirés par *les soldats de la patrie* ; c'est le titre qu'ont pris les Gardes-françoises en se présentant au camp des régimens de Royal-Allemand et de Château-vieux ;

mais ceux-ci ont refusé le combat, et ces soldats ont promis de quitter les armes. Le cruel prince Lambesc les a menacés de la corde; ils se sont soulevés contre lui, et cet homme détesté s'est vu forcé de partir le lendemain pour Versailles.

L'assemblée nationale a envoyé une députation au Roi, pour lui représenter l'état de la capitale. Le roi a répondu qu'il persistoit dans ses intentions, d'après l'avis de son conseil.

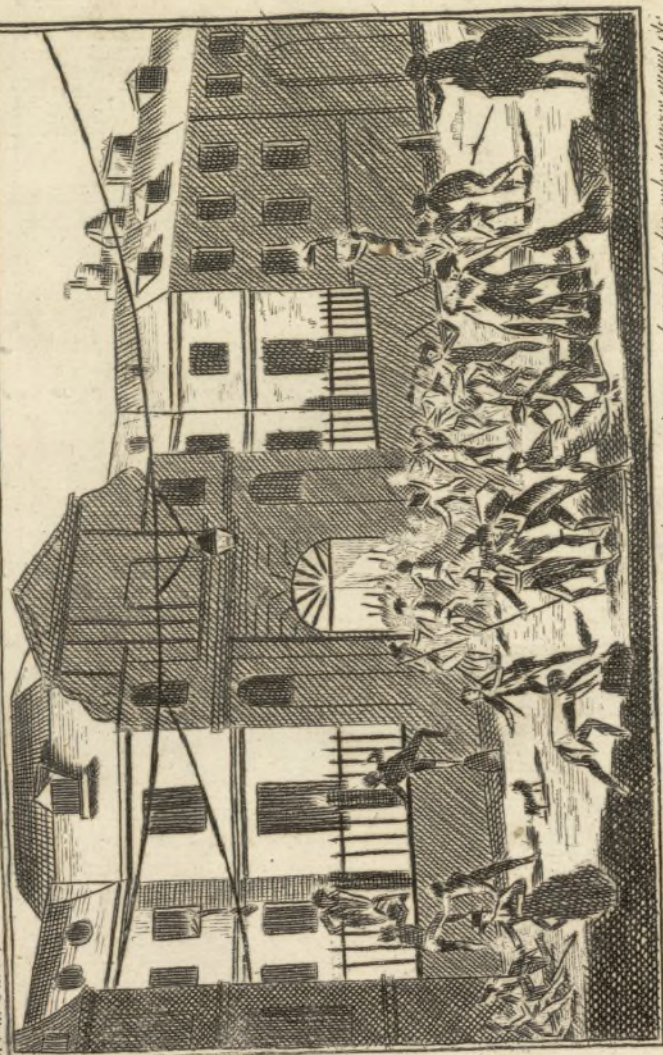
M. Necker, après une scène fâcheuse, reçut ordre samedi, en dînant, de quitter le royaume; il lut la lettre du roi et acheva de dîner avec calme et sérénité. Après dîné il monta dans sa voiture avec son épouse, et sans en prévenir personne, de crainte que son départ ne causât quelque alarme, il se fit conduire à Saint-Ouen; là, il prit la poste et partit pour Bruxelles.

Dans la nuit du dimanche au lundi, toutes les barrières, depuis le fauxbourg Saint-Antoine jusqu'à celui Saint-Honoré, ont été incendiés, ainsi que celles des fauxbourgs St-Jacques et St-Marceau, et aucune marchandise n'a payé de droits d'entrée depuis ce moment.

Ce matin, toutes les boutiques sont fermées, la populace armée de bâtons, de poignards, de piques et de lances, s'est portée, par divisions séparées, en plusieurs endroits; elle a formé divers projets, entre autres celui de mettre au pillage les

ÉVÉNEMENT DE LA MATINÉE DU 15 JUILLET 1789, à Paris 1^{re}. Page 6.

Rue de Paris.



Une partie des gens de bien se sont portés au conseil des Lazarides pour demander des subsistances afin de se réfugier, elle enjoint les portes et les différends, en pillant tout ce qui est enlevé; et après avoir donné la liberté à tous les prisonniers, ils ont enlevé une grande quantité de farine à la ville.

Parisien des Révolutions de Paris par Louis-François 8^e 6^e N^o 23.





*INCENDIE DE LA N.^{le} BARRIERE DES BONS HOMES,
Rue de Paris près Paris, la nuit du 12 au 13 Juillet 1789. N^o 1. Page 28.*



*Douze ou quinze Hommes, armés de bâtons et de torches, ayant
commencé par chasser les Commis, piller et incendier la Barrière
des Gobelins; la foule s'accrut bientôt, et dans la même nuit la
plus grande partie des Barrières eut le même sort.*

*Bureau des Révolutions de Paris, rue Jacob. F.^o S.^o G. N^o 28.
Et au mois de Mars, rue des Marais, même quartier, N^o 20.*

hôtels de nos communs ennemis ; cependant la sagesse de quelques citoyens qui s'étoient mêlés avec eux , les a contenus ; mais on s'est fait délivrer les canons des gardes et les drapeaux de la ville ; on a fouillé chez tous les armuriers , on a pris leurs armes ; chaque individu s'est déclaré soldat de la patrie , en mettant une cocarde à son chapeau. Les prisons de la Force ont été ouvertes , et les prisonniers délivrés , excepté les criminels. Mais l'expédition la plus remarquable est celle faite au couvent des Lazaristes. On leur a demandé du bled ou des farines , et , dit-on , ils ont répondu , à diverses reprises , qu'ils n'en avoient que pour leur consommation. Néanmoins on a fait perquisition , et tandis que nous étions dans la disette des grains , ils en avoient des amas incroyables ; on vient d'en conduire , à la halle , cinquante-deux voitures. Pourtant on ne peut se dissimuler que la populace ne se soit portée à des excès très-répréhensibles ; elles s'enivrent des vins et des liqueurs qu'elle a trouvée dans les caves , et a brisé et saccagé ce qu'elle a rencontré. Les religieux , pour se dérober à sa fureur , se sont réfugiés en d'autres lieux. Un incendie s'est manifesté dans leur grange , et n'a pas été dangereux , vu la promptitude des secours.

L'on s'est présenté au Garde-meuble de la couronne , et les armes en ont été enlevées , ainsi que deux canons. La place de la

Grève étoit remplie de citoyens armés ; néanmoins on alloit dans tous les couvens où l'on soupçonnoit des amas de bleds , et ceux qu'on découvroit étoient transportés à la halle.

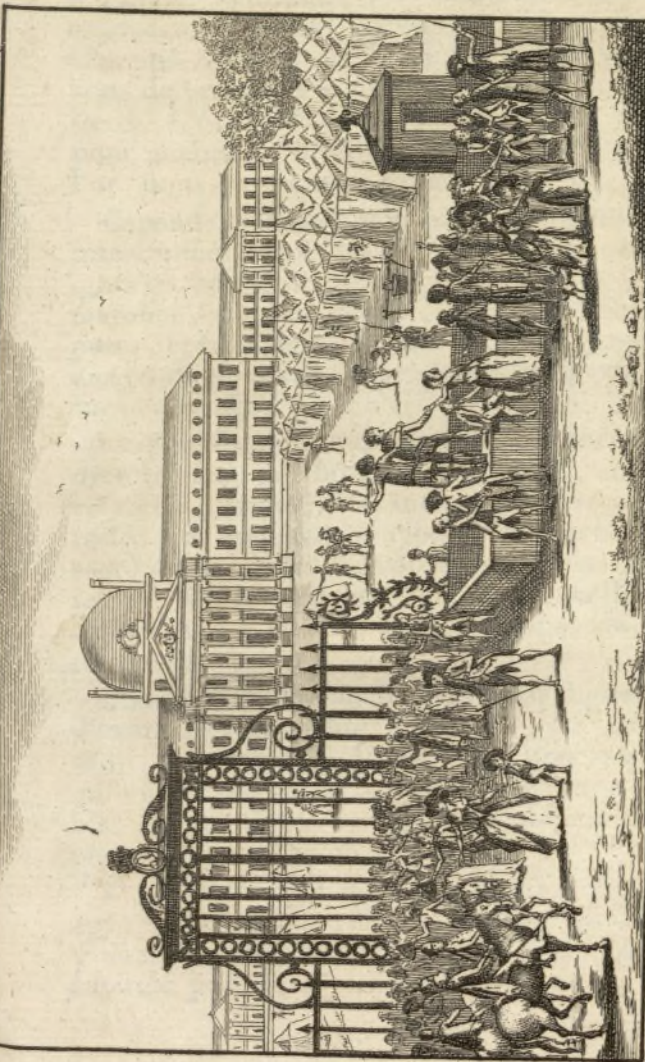
Pendant ces alarmes , les citoyens de tous les rangs étoient assemblés à l'hôtel-de-ville. Le comité des électeurs des trois ordres a déterminé l'établissement d'une garde bourgeoise , pour rétablir la sûreté dans la ville. Alors il s'est établi une correspondance entre ce comité , présidé par le traître prévôt des marchands , et les districts de la capitale.

Dans l'après-dîné , il a été découvert au port Saint-Nicolas , un bateau chargé de poudre à canon ; il a été déchargé et mis sous la garde des citoyens.

Sur les six heures , il est entré dans Paris , un convoi de bled , qui étoit destiné pour le camp du Champ-de-Mars. Ce convoi , de plusieurs voitures , a été conduit , non au camp , mais à la halle , pour être vendu aux boulangers de cette ville.

En même-temps on a appris qu'il y avoit au Bourget soixante pièces de canons , et quelques voyageurs en ont annoncé quarante à Gonesse ; en outre , on savoit qu'il y avoit cinq régimens à Saint-Denis , avec quarante pièces de canons.

Il y avoit aussi un camp au Champ-de-Mars , composé de trois régimens Suisses , et de trois de dragons et d'hussards , logés



Ce Camp étoit composé de trois Régimens de Petits Suisses, ainsi que de Dragons et d'Hussards logés dans le bâtiment de l'Ecole Militaire. Toutes ces troupes prirent la fuite dans la nuit du 13 Juillet, et elles laissèrent une partie de leur bagage.

Bureau des Révolutionnaires de Paris, rue des Murs, N^o 17. G. M^o 20.



à l'Ecole Militaire. Des cantonnemens existoient à Sèvres, à Saint-Cloud, aux Champs-Élysées, à Meudon, aux environs de Versailles et dans plusieurs autres lieux. C'est sans doute par humanité et pour maintenir l'ordre et la paix, que l'on nous investissoit ainsi !

Cependant les communications étoient interceptées entre Paris et Versailles ; l'on ignoroit ce qui s'y passoit : on vouloit y marcher, mais on craignoit pour nos députés, et ce n'étoit pas sans raison ; aussi dans cette occasion, la prudence l'emporta sur le courage.

Il avoit été enlevé nuitamment, par ordre du ministre, de l'hôtel des invalides, six voitures d'armes ; n'ayant pu dérober le reste, nos ennemis les avoient fait cacher secrètement entre la voûte de l'église et le toit ; ils les ont fait couvrir de paille dans l'espoir qu'elles ne seront pas découvertes.

Mais un dévouement qui a paru digne d'exemple, est celui de M. le curé de saint Étienne - du - Mont, marchant au milieu de ses paroissiens, les plus capables de porter les armes, et rétablissant par-tout l'ordre et le calme.

M. le lieutenant de police vient d'être appelé à l'hôtel-de-ville, il a assuré qu'il y avoit des approvisionnemens dans la capitale pour une quinzaine de jours ; il

B

a promis des renseignemens nécessaires et s'est démis de sa charge.

Ce soir la tranquillité règne dans la capitale ; les bourgeois des différens districts , secondés de quelques *soldats de la patrie* , sont sous les armes et ont ordre de désarmer les gens sans aveu ; le tout s'exécute avec la plus grande régularité.

Nous oublions de dire que la plupart des troupes nationales et même quelques troupes étrangères paroissent être de nos amies ; et qu'incessamment nous attendons des secours de la province.

D É T A I L S

Du Mardi 14 Juillet.

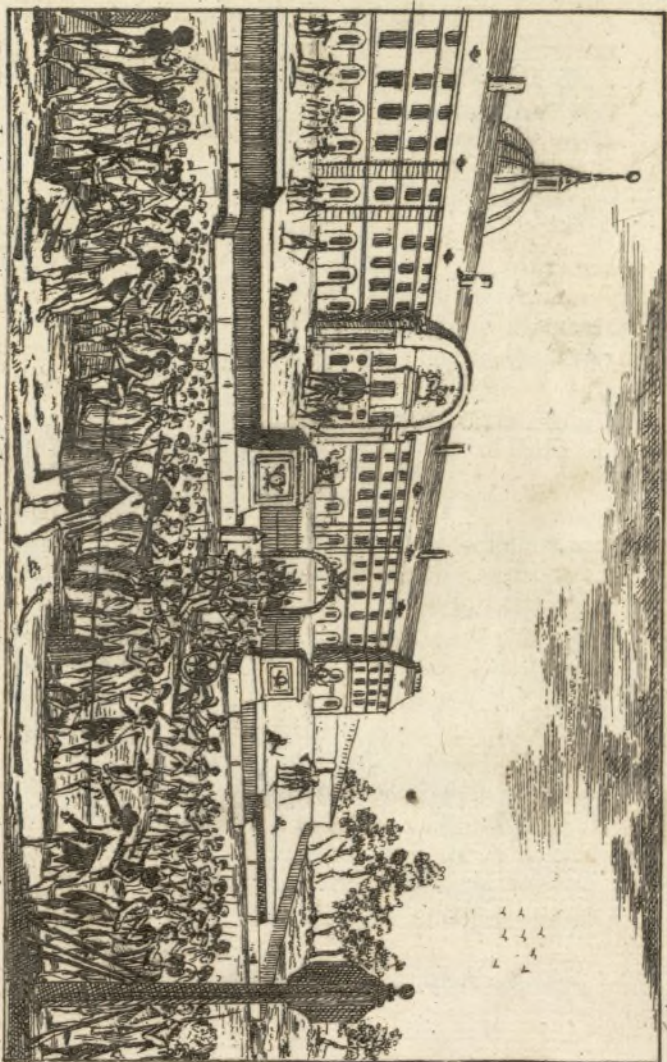
LA nuit du Lundi au Mardi a été fort tranquille , seulement la garde bourgeoise a arrêté des gens sans aveu , au nombre de trente-quatre , qui avoient volé et causé des dégâts à la maison de saint Lazare ; ils ont été conduits dans les prisons.

Ce matin une ordonnance des électeurs assemblés à la ville , fixe l'état de la milice bourgeoise : hier on portoit la cocarde verte et blanche ; aujourd'hui on la foule aux pieds , et l'on prend la cocarde bleue et rose ; ce sont les couleurs conforme au blâson de la ville.

Les troupes campées aux champs-élys-



VUE DE LA PRISE DES ARMES AUX INVALIDES, DANS LA MATINÉE DU 14 JUILLET 1789.



*Un Peuple, immense, s'est transporté à la grille pour s'emparer des poudres et des armes cachées
 entre la route et le fort. Il s'est aussitôt rendu maître de 24 pièces de canon. Le nombre des armées qu'il
 a emportées, tant fusils et pistolets que sabres et bayonnettes monte à près de 30000.*

Le Bureau des Archives de Paris, rue d'Anjou, 220 et 221.

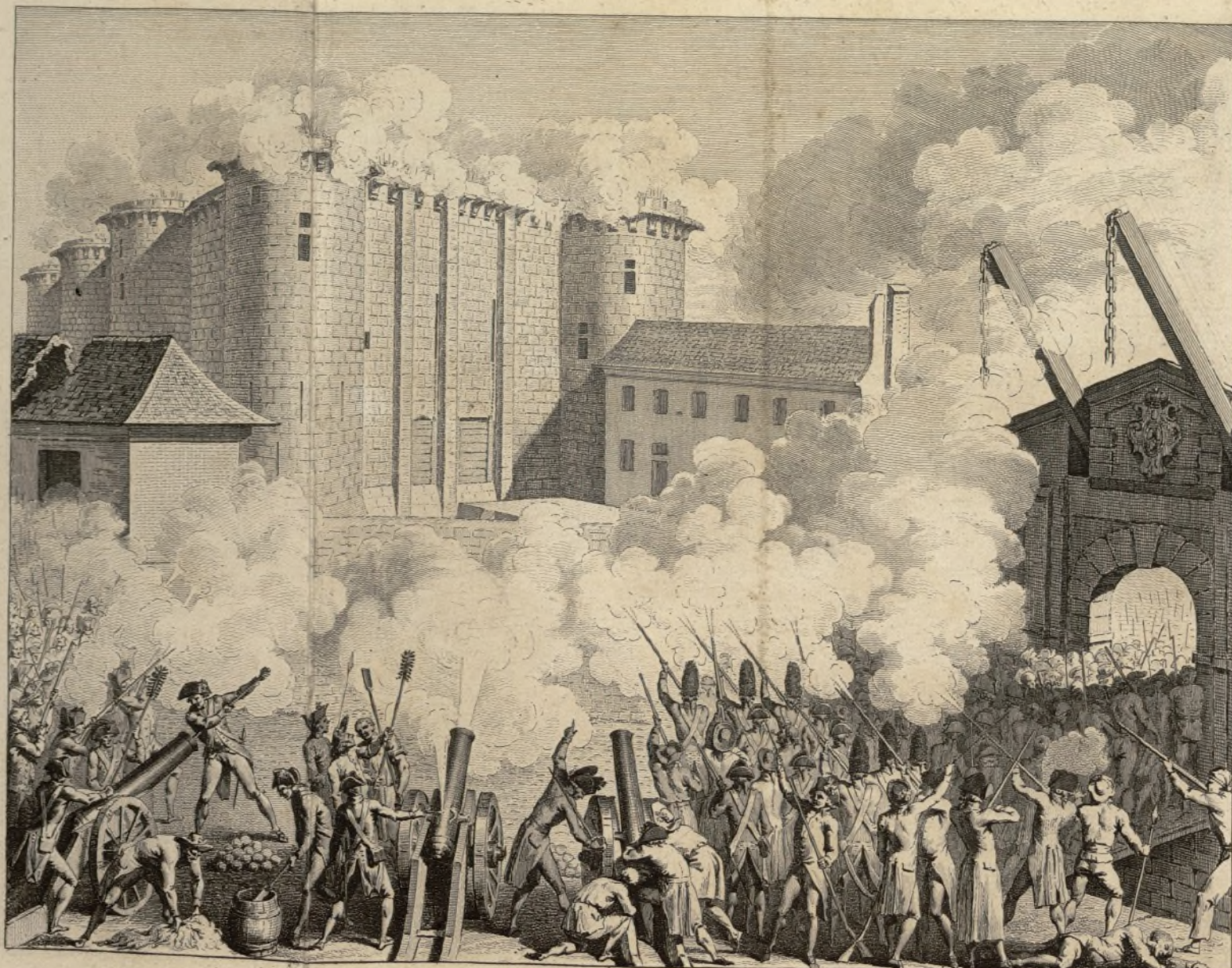
sées ont délogées cette nuit ; on ignore encore le lieu de leur retraite.

Au lever du perfide prévôt des marchands , un citoyen a été déposer qu'un convoi de poudre et de plomb nous venoit d'être enlevé par les soldats campés aux environs de Paris ; vainement , ce citoyen récidivoit et appuyoit sa déposition de preuves authentiques , Déflesselles ne l'écoutoit point : contraint à la fin de répondre , il dit , négligemment en souriant : » *eh bien , il faut faire une note de tout cela !* quel excès de patriotisme !

Il promettoit , sans cesse , de délivrer des armes et n'en délivroit point , lorsqu'enfin , on se décida de marcher aux invalides ; MM. de la Basoche , accompagnés d'une foule de personnes , s'y présentèrent : déjà on escaladoit les fossés et les murs , lorsque les canoniers et les soldats invalides , voyant que la résistance eût été vaine , ouvrirent les portes ; on courut aux magasins d'armes ; on en découvrit des quantités innombrables ; on s'empara des canons ; le respectable curé de Saint-Etienne du-Mont s'y rendit avec sa milice ; des citoyens accoururent en foule ; on prit des fusils avec acharnement , depuis dix heures du matin jusqu'au soir ; enfin , il nous est impossible de dire quel est le nombre immense des armes enlevées ; quelques

personnes les font monter à viugt - six mille , sans y comprendre les pistolets , les sabres et les boyonnettes.

Pour éviter toute surprise , il a paru prudent de visiter avec soin toutes les voitures , ainsi que les couriers qui entroient et sortoient de la capitale ; cette précaution a découvert plus d'un traître ; car on a pendu prévôtalement et sur le champ divers particuliers , convaincus de perfidies ou chargés d'infâmes missions contre les citoyens et la patrie. On a surpris des convois , dont un pour le roi , consistant en plusieurs voitures de grains ; quantité d'équipages ; deux chariots ayant la livrée de la reine et chargés d'habits de travestissemens ; nombre d'aristocrates qui alloient se réfugier dans leurs châteaux , emportant avec eux leurs trésors et leurs armes. Ces diverses confiscations ont enfin convaincu le prévôt des marchands de trahison ; il entretenoit une correspondance secrète avec nos plus cruels ennemis ; plusieurs lettres l'ont attesté , et notamment celle écrite au gouverneur de la bastille : c'est alors que , malgré les instances , les persuasions de quelques membres du comité . qui désiroient le trouver innocent , il a définitivement été déclaré coupable ; alors , on le force de quitter la place distinguée qu'il occupe , on l'oblige de descendre à la grève , il paroît aux yeux d'une foule



SIEGE DE LA BASTILLE du 14. Juillet 1789.

Dessinée d'après nature et gravée par G.

Prise en deux heures & demie de temps, par les Bourgeois de Paris, et les Braves Gardes françaises.
 Par le Citoyen *Chénier* le 15 69, et par le Citoyen *Levasseur* le 15 85.
 La démolition de ce monument du despotisme, a été commencée, aussitôt après sa prise.

que la haine dirige et peut-être l'équité ; là , le calme de l'effroi succède aux murmures : l'un s'arme d'un poignard , un autre d'un pistolet , un troisième d'un coutelas ; les coups se succèdent , déjà sa vie est terminée , et sa tête , au loin , va rouler dans la boue et la fange ; tandis que son corps est livré à toutes les fureurs d'un peuple abandonné aux transports de la rage et de la vengeance.

Mais une victoire éclatante signalée , et qui peut-être étonnera nos neveux ; c'est la prise de la bastille , en quatre heures de temps ou environ.

Les citoyens rassemblés à l'Hôtel-de-ville , sentant la nécessité de s'assurer d'une forteresse aussi redoutable , envoyèrent dès le matin une députation composée de quatre électeurs et de vingt-quatre autres députés pour demander des armes au gouverneur , et l'engager à rendre cette forteresse. En effet , il promit de livrer des armes , et de ne point faire feu sur les citoyens , il écrivit même à MM. les curés de Saint-Paul et de Sainte-Marguerite , pour les engager à tranquilliser le peuple par des paroles de paix ; mais des ordres supérieurs le firent changer d'avis. Ceci est confirmé par une lettre du baron de Bezenval , cet odieux étranger , qui lui recommandoit *de tenir bon contre le peuple , qu'il sauroit l'en débarrasser.*

D'abord , on s'est présenté par la rue

Saint-Antoine pour entrer dans cette forteresse, où nul homme n'a pénétré sans la volonté de l'affreux despotisme, c'est là que le monstre faisoit encore sa résidence. Le traître gouverneur a fait déployer l'étendard de la paix. Alors on s'est avancé avec confiance : un détachement de gardes-Françoises, et peut-être cinq à six cens bourgeois armés, se sont introduits dans les cours de la bastille; mais quantité de personnes ayant dépassé le premier pont-levi, dès-lors il s'est haussé : une décharge d'artillerie a renversé plusieurs gardes-françoises et quelques soldats; le canon a tiré sur la ville, le peuple a pris l'épouvante; quantité d'individus ont été tués ou blessés; mais on s'est rallié, on s'est mis à l'abri du feu; on a couru chercher du canon; ceux des Invalides venoient d'être enlevés : les districts sont avertis d'envoyer promptement du secours; des armes qui arrivoient des Invalides, on armoit les citoyens : ceux du fauxbourg Saint-Antoine sont accourus en foule; ils ont placé du canon sur le bord du fossé, afin d'attaquer par les jardins de la Bastille, tandis que de nouveaux détachemens des gardes et des districts accouroient le long du port au bled, avec des pièces de canons. Ils arrivèrent par la cour des célestins; on voulut attaquer par les jardins de l'arsenal, mais ceci ne réussit point : on s'avança dans la cour

des salpêtres ; bientôt on la traverse et l'on parvient en face du pont levi, où l'on s'empare du corps-de-garde et des logemens des invalides. On proposa de former une échelle de bayonnettes plantées dans le mur, pour aller scier les pieux ou sont attachées les chaînes du pont-levis ; mais le danger étoit trop imminent : on se décida à les briser à coups de canons. Cependant le feu de l'ennemi et le notre redoubloient de momens en momens ; un expédient heureux, une ruse de guerre nous servit à souhait. On déchargea deux voitures de fumier, on y mit le feu, et l'épaisse fumée de l'incendie éleva un nuage impénétrable aux regards des assiégés et leur déroba nos manœuvres. Déjà les chaînes du premier pont-levis sont brisées ; il tombe, on entre, on arrive dans la première cour ; on y trouve les premières victimes de la guerre ; le courage redouble en les voyant : l'on fait un siège en forme ; un feu roulant ne cesse de part et d'autre ; l'on incendie les logemens du gouverneur, tandis que le régisseur des poudres et salpêtres est arrêté. On le prend pour le perfide de Launay ; l'habit uniforme occasionne cette méprise : bref, ce régisseur est maltraité, conduit à l'Hôtel-de-ville, où enfin il a été reconnu et mis en liberté. Mais revenons à la Bastille : l'on étoit en face du second pont-levi ; il s'agissoit de pénétrer dans la for-

teresse: la première cour n'est pas dans son enceinte. L'action devenoit continuellement plus vive ; les citoyens s'étoient aguerris au feu ; on montoit de toutes parts sur les toits , dans les chambres ; et, dès qu'un invalide paroissoit entre les creneaux sur la tour, il étoit ajusté par cent fusiliers, qui l'abattoient à l'instant , tandis que le feu du canon , les boulets précipités , perçoient le deuxième pont-levi , et brisoient les chaînes ; en vain le canon des tours faisoit fracas , on étoit abrité ; la fureur étoit au comble , on plutôt on bravoit la mort et le danger ; des femmes , à l'envi , nous secondoient de tout leur pouvoir ; des enfans même , après les décharges du fort , couroient et s'élançoient ça et là pour ramasser les balles et la mitraille ; furtifs et pleins de joie , ils revenoient s'abriter et les présenter à nos soldats qui , dans les airs , les renvoyoient porter la mort aux lâches assiégés. En vain les traîtres feignoient de se rendre , on ne croyoit plus à leurs signaux : lorsqu'enfin peu après l'ennemi fit paroître un écrit qu'il fit passer à travers les ouvertures du pont-levis ; mais l'éloignement empêchoit de le lire. On courut chercher des planches pour traverser le fossé : le premier qui s'exposa fut un malheureux bourgeois ; il tomba dans le fossé , et fut victime de son zèle. Un second s'avance et rapporte
cet

cet écrit ; on y lut ces mots : *Nous avons vingt milliers de poudres ; nous ferons sauter la garnison et tout le quartier , si vous n'acceptez la capitulation.* Cependant on continue le feu ; les boulets précipités avec fracas sur le pont-levi , en ont déjà brisé l'une des chaînes ; l'ennemi s'apperçoit qu'on veut l'abattre , il désespère de son salut et fait abaisser le petit pont-levi de la porte de passage. Les sieurs Elie , Hullin et Maillard sautent sur le pont et demandent intrépidement que la dernière porte s'ouvre ; l'ennemi obéit : on veut entrer ; les assiégés se défendent : on égorge tout ce qui s'oppose au passage ; tout canonnier qui s'avance mort la poussière ; on se précipite bouillant de carnage ; on fonce , on gagne l'escalier , on saisit les prisonniers , on pénètre par-tout : les uns s'emparent des postes , les autres volent sur les tours ; ils arborent le drapeau sacré de la patrie , aux applaudissemens et aux transports d'un peuple immense.

Déjà le grand pont-levi s'abaisse : on cherche le gouverneur ; c'est à qui pourra le reconnoître : le brave Arné , ce Grenadier intrépide , l'apperçoit ; il vole à lui , l'arrête ; Delaunai veut se percer le sein , il le désarme et le remet entre les ains des sieurs Hullin et Elie , pour mourir en d'autres lieux , où le dange c'appelle. Cependant le traître Gouverneur est déjà entre les bras de ses vainqueurs ;

C

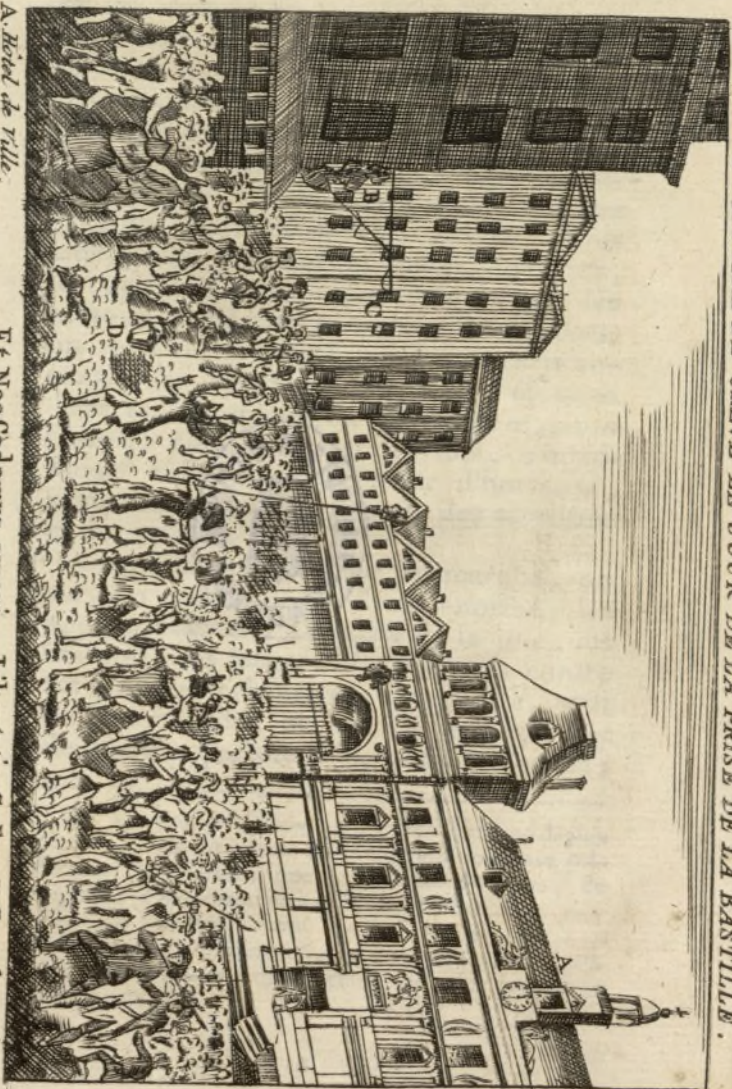
on lui arrache ses marques d'honneurs ; on le traite en infâme ; on va le traîner au milieu d'un peuple immense ; il presse le jeune homme qui le conduit, qui veut le protéger encore contre les insultes de la populace : » *Ah ! lui dit-il, déchiré de remords, j'ai trahi ma Patrie !* » et les sanglots étouffent sa voix. Cependant on a déjà saisi le sous-gouverneur, le major, le capitaine des canonniers, et tous les prisonniers de guerre ; on ouvre les cachots ; on rend à la liberté des hommes innocens, des vieillards vénérables étonnés de revoir la lumière (1). L'auguste et sainte liberté, pour la première fois, s'introduisit enfin dans ce séjour d'horreurs, asyle affreux du despotisme des monstres et des crimes.

Cependant on forme la marche, on sort au milieu d'une foule énorme ; les applaudissemens, l'excès de la joie, les insultes, les imprécations lancés contre les perfides prisonniers de guerre, tout étoit confondu ; des cris de vengeance et de plaisirs partoient de tous les cœurs ;

(1) Un vieillard respectable y étoit enfermé depuis trente ans. Il est inutile de dire qu'elle immense collection de libelles, quelle quantité de titres, de registres d'emprisonnemens, enfin de matériaux pour l'histoire ont été trouvés dans la Bastille ; bref, à travers la multiplicité d'armes, de drapeaux, on a découvert, dit-on, des machines de mort inconnues à l'homme.



VUE DE LA PLACE DE GREVE LE JOUR DE LA PRISE DE LA BASTILLE.



A. Hôtel de Ville.
B. Basse de Louis XIV. temon du
trionphe de la liberté.

Et Nos Cedamus amor. ... Libertatis C. Famine Reverberé.
D. Lanterne déplacée.
Au Bureau des Révolutions de Paris. rue Jacob. N° 28

les vainqueurs glorieux et comblés d'honneurs portant les armes et les dépouilles des vaincus, les drapeaux de la victoire, la milice mêlée parmi les soldats de la patrie, les lauriers qui leur étoient offerts de toutes parts, tout offroit un spectacle terrible et superbe. Arrivé à la grève, ce peuple impatient de se venger n'a pas permis que de Launai, ni les autres officiers, montassent au tribunal de la ville; il les a arraché des mains de leurs vainqueurs, les a foulé aux pieds l'un après l'autre, de Launai a été percé de mille coups, on lui a coupé la tête, on l'a portée au bout d'une lance, dont le sang ruisseloit de tous côtés. Et l'on en mon-
troit déjà deux avant que les gardes inva-
lides de la bastille eussent paru. Ils sont
arrivés, et le peuple a demandé leur sup-
plice : mais les généreux gardes fran-
coises ont sollicité leur grace, et à leur
demande toutes les voix se sont réunies,
et le pardon a été unanime.

Cette journée glorieuse doit étonner
nos ennemis, et nous présage enfin le
triomphe de la justice et de la liberté.

Ce soir, il y a illumination.

SUITE DES NOUVELLES DE PARIS.

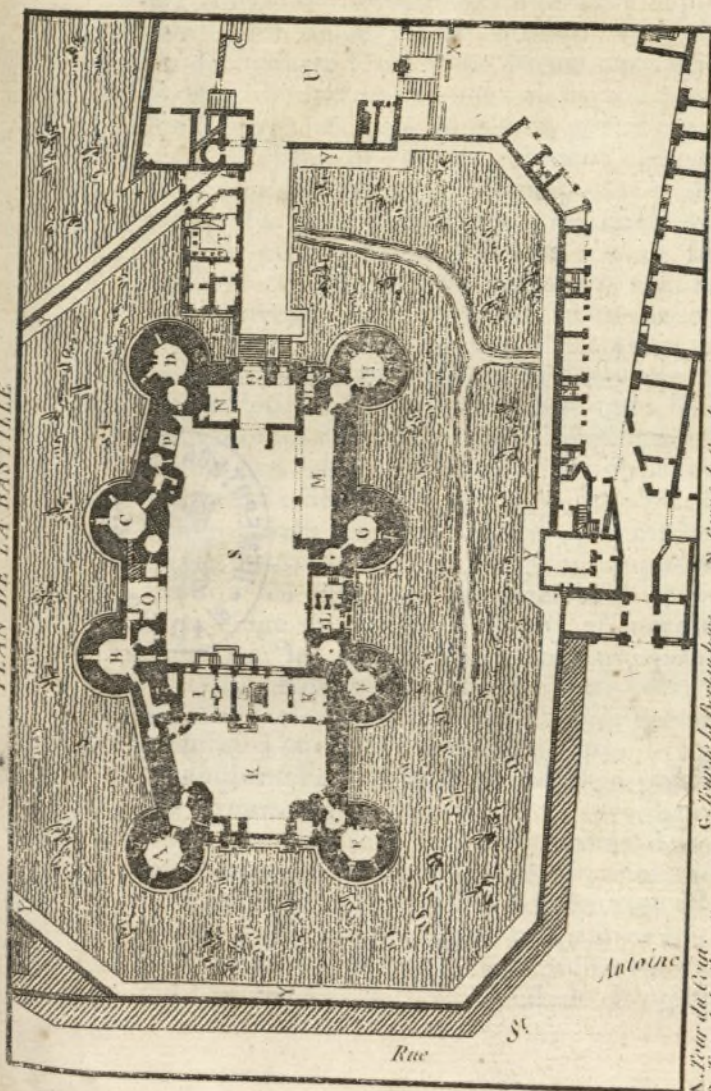
Du Mercredi 15 Juillet.

CETTE forteresse étonnante, bâtie sous
Charles V, en 1369, et finie l'an 1383.

C. 2.

que ce colosse effrayant , Louis XIV , et Turenne jugèrent imprenable , a donc enfin été emportée d'assaut en quatre heures , par une milice indisciplinée et sans chef , par des bourgeois inexpérimentés , soutenus , il est vrai , de quelques soldats de la patrie ; enfin , par une poignée d'hommes libres ? O sainte liberté , qu'elle est donc ta puissance ! Le brave grenadier , le sieur *Arné* , qui le premier se rendit maître du gouverneur , reçut hier , des mains de l'assemblée des citoyens de Paris , et au nom de la nation , la couronne civique et la croix de l'ordre royal et militaire de saint Louis , que portoit le traître gouverneur de la bastille ; récompense flatteuse et bien digne de son courage , tandis que le sieur *Elie* , officier du régiment de la Reine , le sieur *Hullin* et le sieur *Templement* reçurent , en des lieux différens , les lauriers ou les couronnes dues à leur magnanime bravoure et à leur intrépidité. La nouvelle d'un événement aussi grand , aussi glorieux , répandit la joie et l'espérance dans tous les quartiers de la ville : mais une lettre surprise qu'écrivoit le traître , prévôt des marchands , à l'insigne de Launay , avoit fait connoître que vers les dix heures , et dans la nuit , il devoit y avoir des trahisons et des surprises ; en conséquence , on sonna les tocsin pour que chaque citoyen fut aux armes , et que

PLAN DE LA BASTILLE



- A. Tour du Crép.
B. Tour de la Chapelle.
C. Tour du Prieur.
D. Tour de la Comte.
E. Tour du Prat.
F. Tour de la Calotte.
G. Tour de la Porticochère.
H. Tour de la Domoyère.
I. Salle du Conseil.
K. Bibliothèque.
L. Chapelle.
M. Dossier des Archives.
N. Corps de Garde.
O. Antichambre de la Salle de
de St. Antoine.
P. Tour du Prieur de la Bastille.
Q. Tour de la Bastille.
R. Cour du Prat.
S. Grande Cour.
T. Bastille.
U. Cour du Gouvernement.
X. Tour de la Bastille.
Y. Chemin des Rondes.



personne ne dormit dans cette vaste capitale : des détachemens étoient allés à la découverte ; on avoit formé des baricades , des retranchemens dans tous les fauxbourgs et dans plusieurs quartiers ; les bourgeois sans armes , avoient dé pavé des coins de rues , et transporté des pierres et des grés dans leurs appartemens , jusques au haut des maisons ; plus de cent pièces de canons entre les mains des citoyens , avoient permis d'en placer plusieurs à toutes les portes de la ville , à toutes les avenues ; les serruriers avoient forgé des piques pour des hommes qui manquoient d'armes ; les plombiers avoient fondu des balles ; chacun étoit armé et retranché ; des observateurs étoient placés sur les tours pour découvrir au loin ce qui se passoit ; un seul rang de lampions bordoit les rues , sur les fenêtres du premier étage de chaque maison , et servoit à éclairer les actions des traîtres qui pouvoient se trouver parmi nous ; car certainement , il y en avoit , et en très-grand nombre ; c'est en cet état , que nous attendions l'ennemi. Je ne peindrai point les angoisses , la crainte , les appréhensions de chaque famille enfermée dans sa maison ; chacun selon sa timidité ou son courage , formoit des conjectures diverses. L'on n'ignoroit point qu'il y avoit aux environs de Paris , au moins trente mille hommes. Le maréchal de Broglie

avoit donné ordre au colonel du régiment de Besançon, artillerie, d'attaquer la ville; mais le patriotisme avoit saisi tous les cœurs, les soldats refusèrent d'obéir! Néanmoins, avant minuit, l'alarme se répandit dans plusieurs quartiers; la milice y courut de toutes parts; on y mena promptement du canon; quelques détachemens à cheval furent à la découverte; et, en effet, l'on apperçut dans la campagne et en certains endroits, des husards, dans d'autres des dragons; mais il n'y eut aucun échec; l'on prévint seulement qu'ils cherchoient des issues secrètes pour s'introduire dans la ville. Cependant, l'on croyoit que les régimens de Nassau, de royal, et quelques autres, se hasarderoient; l'on connoissoit la témérité de leurs chefs, et vers le milieu de la nuit, l'on courut aux armes à diverses reprises, mais inutilement, l'ennemi n'osoit pénétrer; conséquemment, la nuit se passa sans tirer un coup de fusil. Vers le matin, on ne tarda pas à savoir que les régimens campés au champs de Mars, avoient fui et laissé une partie de leur bagage; on y fut et l'on en ramena plusieurs voitures chargées de tentes, de pistolets, de manteaux, et de beaucoup d'autres objets.

Le comité de l'hôtel de ville ne se sépara point durant cette nuit, et déclara que désormais, il resteroit permanent.

du moins autant que dureroit le danger. Il ordonna ensuite, que la milice parisienne alla s'emparer de diverses possessions, telles que l'école royale et militaire, le trésor royal, la caisse de Poissy, ect., ce qui fut exécuté sans trop de difficulté et dont on retira encore quelques avantages. Enfin, la démolition de la bastille fut arrêtée, des milliers d'ouvriers y conrurent; ce repaire affreux de l'infernal despotisme, qui durant tant de siècles, qui tant de fois a fait frémir, a outragé l'humanité, a englouti tant de victimes innocentes, sera totalement anéanti, et à sa place sera élevé un monument à l'auguste liberté ! Horribles humains, tyrans des peuples, disparaissez, votre règne est passé !

Cependant la fortune et la victoire nous secondoient, divers convois nous furent encore amenés; l'or, l'argent et les provisions s'accumuloient; tous les habitans de la campagne nous servoient de leur mieux, rien n'échappoit des portes de la ville, rien n'entroit sans des perquisitions; le comité fit plus, il fit afficher la continuation du paiement des rentes perçues à la ville; il voulut aussi ranimer les travaux suspendus, rétablir l'ordre et la circulation des richesses; lorsqu'un négociant de Bordeaux se présente, offre une somme de cinq cens mille livres, propose de faire entrer six mille hommes

de troupes, et ne demande pour dédommagement que l'honneur distingué d'être généralissime de la milice de Paris : tant de générosité n'a point ébloui, l'on a recherché, examiné, et l'on a fini par le remercier de ses offres.

Nos ennemis ne cessoient pzs de nous tendre des embûches ; ils espéroient encore nous surprendre par leurs lâches perfidies, pour ensuite nous charger de chaînes ; mais ne pouvant empêcher nos braves soldats des gardes de nous servir avec intrépidité, ils cherchèrent les moyens de leur tendre différens pièges, d'en empoisonner, dit-on, avec le pain qui leur étoit fourni dans certaine caserne ; ceux-ci l'abandonnèrent, on leur fit ouvrir des réfectoires ; alors les religieux de divers couvens prirent la cocarde, formèrent des détachemens ; et, comme au temps de la ligue et des croisades, l'on vient de voir des guerriers en frocs et en capuchons. Ce fut dans l'après-dîné que l'on envoya des détachemens de la garde bourgeoise, pour s'emparer des hauteurs qui environnent Paris, & qui eussent donné tant d'avantages à nos ennemis s'ils en avoient été maîtres ; en conséquence, par un ordre du comité permanent, on y plaça sept pièces de canons, soutenues par des piquets de gardes nationales ; dès-lors nous avions beaucoup moins à redouter des manœuvres ou des surprises du camp de S. Denis

Denis par deux causes majeures ; la première, c'est que nous étions à portée de les découvrir aisément ; la seconde , c'est qu'ils n'auroient pu s'avancer que sous le feu du canon.

Mais à Versailles , les représentans de la Nation craignant , non sans raison , pour leur liberté et même pour leur existence (1), ne se séparèrent point durant soixante heures ; le roi persistoit dans les résolutions de ses iniques ministres et de ses perfides conseils ; l'assemblée nationale, les déclara, *de quelque rang , état et fonction qu'ils pussent être* , responsables des malheurs présens et à venir ; elle déclara encore , que la dette nationale étant sous la sauve-garde de l'honneur et de la loyauté françoise, nul pouvoir n'avoit le droit de prononcer le mot infâme , de banqueroute «.

Mais la prise de la bastille , et les malheurs qui l'avoient précédée , inspirèrent à M. le Duc de Liancourt la résolution de se présenter chez les princes et ensuite chez le roi ; sa majesté l'écouta et ne tarda point à se transporter au milieu de l'assemblée nationale ; ce fut le mercredi sur les onze heures du matin ; là , elle ren-

L'on appréhendoit à Versailles l'arrivée de la marée de Paris , & un complot affreux ; un événement funeste , dit-on , en eût infailliblement été la suite ! Le ciel veilloit , sans doute , alors sur le sort de nos sages députés !

D

dit le calme et l'espérance aux François, et promit tout ce que le bonheur public exigeoit.

Bientôt un courier, des exprès se transportèrent dans tous les quartiers de la capitale, pour annoncer que le roi se rendoit aux instances de son peuple, qu'il alloit reparoître parmi nous, que l'exil des ministres et des traîtres étoit prononcé : la joie dès ce moment gagna tous les cœurs. Bientôt une députation très-nombreuse des représentans de la nation vint en confirmer la nouvelle aux citoyens de la capitale; elle fut accueillie au bruit du canon et aux applaudissemens d'un peuple immense, *vive la nation ! vive les députés !* fut le cri général; on la conduisit à l'hôtel-de-ville, les rues étant bordées par la milice bourgeoise; les députés nobles et autres sans distinction marchaient tous à pied. Des transports d'allégresse éclatoient de toutes parts; là, on leur a présenté des couronnes civiques; et, après des assurances de paix réitérées, ils se sont rendus à l'église de notre-dame, où le *Te deum* a été chanté; de-là ils se retirèrent, et se rendirent dans divers quartiers. On les fêtoit; ils étoient en quelque sorte menés en triomphe, et une illumination générale couronna la soirée.

Telle fut l'issue d'une journée, qui d'abord parut la plus dangereuse qu'ait

vu la capitale depuis le siège de Paris, et qui finit enfin par la plus glorieuse qui jamais ait été inscrite dans les fastes de cette Ville immense.

D É T A I L S.

Du Jeudi 16.

Les françois courbés depuis long-temps sous le joug de l'esclavage, dédaignant de s'instruire des droits et des devoirs de l'homme civilisé, préféroient de s'incliner devant la richesse ou d'abaisser un front humilié et de ramper devant le pouvoir arbitraire. Accablés de fers, ils osoient dire encore nous sommes libres, tant l'orgueil, imbécile enfant de l'ignorance, est ingénieux à s'abuser ! Veut-on savoir ce qu'a produit cette foule d'écrits sur la liberté, dédaignés par les sots et révé-
rés des hommes sages ? Que l'on examine avec quelle célérité l'ordre le plus exact, la discipline la plus sévère, se sont établis au milieu même du désordre. Est-ce là ce peuple insensé qui, au temps des Guise s'amusoit avec des histrions et des saltinbanques, tandis qu'on assiégeoit Paris ? Les gens à prétentions, pour la plupart ineptes égoïstes, avilis sous le despotisme, regardoient les actions et les travaux de la multitude comme une calamité publique ; et c'est pourtant cette

D 2

populace, méprisée des oisifs et des nuls qui nous a sauvé de l'esclavage, c'est elle qu'on a vu s'emparer des canons du régiment des gardes; c'est elle qui, intrépidement a monté à l'assaut de la bastille et s'y est précipité en foule; c'est elle qui, trouvant entre les mains du gouverneur cette infâme lettre, dans laquelle étoit contenue ces mots : *tenez bon encore quelque temps, à dix heures vous aurez du renfort, signé de Flesselles*. C'est elle, dis-je, c'est cette populace qui très-habilement invite le traître prévôt des marchands à paroître et lui tranche la tête froidement; c'est elle qui escalade le fossé de l'hôtel des invalides, qui force les magasins d'armes, qui enlève tous les postes, et fait justice prévôtalement de celui de ses membres qui ose commettre un vol ! O ! vous que le besoin n'afflige pas, heureux du siècle, auriez-vous ce courage et cette intégrité ? Ne vous persuaderez-vous jamais que l'homme qui porte un habit différent du vôtre vous égale en mérite, ou vous surpasse peut-être ? Mais la vanité est si trompeuse !

Enfin, malgré les paroles de paix apportées le mercredi 15, on ne laissa pas de se mettre sur la défense : tant de fois on s'étoit vu trompé ! D'ailleurs, on n'ignoroit pas que la bonté d'un prince ne suffit point pour l'exempter d'erreurs ; le flambeau de l'expérience rarement

éclairer l'entendement des rois ! A chaque instant on arrêtoit des convois ou des messages qui découvroient de nouvelles perfidies ; celui-ci avaloit un billet dont il étoit porteur, cet autre étoit un hussard déguisé, ensuite c'étoit une laitière ayant son pot-au-lait plein d'or, plus loin c'étoit un seigneur travesti en cocher. De tous côtés, nos pas étoient entourés de pièges ; ceux même qui se présentoient pour nous servir excitoient justement nos soupçons. Les troupes campées aux environs de Paris, au lieu de s'éloigner, se grossissoient encore, deux nouveaux régimens arrivèrent le matin à Saint-Denis ; un convoi de farine y fut arrêté par un ordre secret d'un homme très-connu ; le conducteur vint nous faire sa déclaration ; et, conduit dans les rues, il obtint le rameau civique, récompense flatteuse bien due à son patriotisme. Enfin, l'hôtel de cet ambassadeur, du comte de *Mercy*, cet intime conseiller de la reine, fut pour tant investi, et tout ce qui se présentoit visité ; ce ministre de l'empereur insinuoit, dit-on, que l'insurrection des françois ressembloit à celle des brabançons et devoit être traitée de même ; il ignoroit, ce politique très-humain, que des françois ne se comportent pas comme des allemands ; il ne sait pas encore, ce politique si grand, que le génie et les

lumières des peuples déterminent les loix, et non les rêves puérils et vains de ceux qui se disent les maîtres de la terre ! Cependant la nouvelle de son rappel en Allemagne, l'exil de la maison de Polignac et de ses adhérens, celui de l'abbé de Vermond, le renvoi des Ministres, l'exil de plusieurs princes, le retour du ministre adoré, formoient le sujet de toutes les conversations ; l'on regardoit ces opérations comme certaines, tant elles étoient désirées !

Cependant, lorsque vers le soir, un bruit sourd annonçoit que les habits du magasin des gardes avoient été enlevés secrettement, et que douze cents soldats des hussards et de Nassau s'étoient introduits dans la ville à dessein de nous surprendre, dès-lors on forma des retranchements ; ainsi que la veille, les façades des maisons furent illuminées, la garde fut augmentée et beaucoup mieux armée que les jours précédens, tandis que les habitans de plusieurs villes, et notamment ceux de Versailles, venoient à notre secours ; ils nous apprirent, à onze heures du soir, que les troupes campées entre Paris et Versailles avoient délogées ; ce qui ne put être su généralement que le lendemain ; mais la nuit se passa sans allarmes. Nos ennemis consternés étoient dans la douleur ; le prince de Condé fuyoit de Chantilly, où il s'étoit retranché ; les ministres

étoient disgraciés , M. Foulon fit répandre le bruit de sa mort pour éviter les recherches ; les Polignacs désertoient ; le reste de la cabale étoit confus , désespéré & incertain d'échapper à la vengeance publique.

D É T A I L S

Du Vendredi 17 Juillet.

Nous vîmes , enfin , lever l'aurore d'un beau jour de la France ; bientôt on apprend que le monarque aimé va venir parmi nous ; qu'incessamment il arrive ; la joie éclate de toutes parts ; la milice prend les armes , elle vole au devant de son roi ; des horreurs de la guerre , ce peuple marchant , pour ainsi dire , sur les corps de deux cens citoyens égorgés ; ce peuple , qui ne respiroit avant que le carnage , qui portoit par-tout le fer et la flamme , qui du sein des traîtres arrachoit les entrailles palpitantes ; les mains encore fumantes de leur sang , ce peuple va , le front rayonnant d'allégresse , présenter à son roi , la palme de la paix ! François , quelle loyauté , quelle confiance ! O , ma nation , toi seule , tu sais adorer , comme tu sais te vanger !

Mais enfin , une brillante jeunesse , en armes , vole sur la route où doit passer le monarque ; elle forme une cavalerie

nombreuse et une infanterie plus nombreuse encore ! cent mille citoyens ce jour là portoient les armes dans la capitale ; une partie bordoient les avenues , depuis la barrière de la Conférence , jusqu'à l'hôtel de ville ; vingt mille peut-être se présentoient encore pour former le cortège ; gardes-françaises , milice bourgeoise , soldats des petits corps , gardes de Paris , gardes de la ville , tous étoient confondus , mêlés , sans distinctions ; tous étoient amis ; tous étoient citoyens : mais comment se représenter une multitude immense , placée dans les rues , sur les quais , les places , aux fenêtres des maisons , sur les toits ; chacun se traitant avec douceur , avec complaisance même ; on n'y voyoit point ce tumulte , ces bonleversemens , cette irritation d'une populace contenue par des soldats à gage ; non , les riches accueilloient les pauvres avec bonté ; les rangs n'existoient plus , tous étoient égaux ! Mais ce sexe affable et charmant qui du haut des balcons , des croisées , jettoit à pleines mains des cocardes patriotiques ; des touffes de rubans ondoyans dans les airs , soulevés , agités , emportés au loin et retombant enfin , enlevés par les armes des guerriers , qui se disputoient l'honneur d'avoir le front orné des mains de la beauté. Vers les deux heures , le cortège s'annonce au bruit des canons ; les coups pressés

JOURNÉE MEMORABLE du 17 juillet 1789.
 ou ENTRÉE DU ROI À PARIS PAR LA BARRIÈRE DE LA CONVIÈNCE, ESCORTÉ DE LA GARDE NATIONALE PARISIENNE



A. M. Buisson, Maire de la Ville de Paris, présentant les Clés de la Ville.
 se trouve au Bureau des Receptions de Paris, rue d'Artois, Palais National, V. 23.
 © W. M. L. Broché de Paris.



se succèdent ; les seuls habitans de Versailles, quoiqu'à pied, avoient escorté le roi jusqu'aux portes de Paris ; cependant, notre cavalerie avoit été les devancer jusqu'à Sèvres ; elle revient sur ses pas ; elle ouvre la marche ; elle s'avance avec ordre, au milieu des haies de citoyens impatient de plaisir et de bonheur ; arrivé à la barrière de la Conférence, M. Bailly, faisant les fonctions de Maire de Paris, a présenté au Roi les clefs de la ville, en lui disant : *Sire, ce sont les mêmes clefs qui furent présentées à Henri IV ; il vint conquérir son peuple, aujourd'hui c'est le peuple qui reconquit son roi !* quel spectacle touchant et sublime ! ce n'est plus un maître imposant et terrible, environné de ses soldats sévères, de ses gardes orgueilleux ; ce n'est plus ce luxe inoui, gage certain de la misère des peuples, appareil éclatant qui frappe les yeux sans rien dire à l'ame ; ce n'est plus un prince absolu qui vient prononcer ses décrets arbitraires, émanés de sa seule volonté, et non des loix ; ce n'est point cela : c'est un grand roi, le plus grand des monarques, le plus chéri de tous, qui, sans suite, sans gardes, sans escorte, paroît au milieu d'un peuple qui l'idolâtre ; ce sont les augustes représentans de la nation, qui, sans distinction, entourent et précèdent le roi. Le duc de Villeroy, le maréchal de Beauveau, le duc de Villequier et les

comte d'Estaing l'accompagnent ; ce sont des citoyens qui environnent sa voiture ; les uns accompagnent les portières, les autres guident les rennes de ses coursiers orgueilleux. Le sentiment, l'amour respectueux, la tendresse se diversifient, se varient sous mille et mille formes ; les cris d'allégresse font retentir les airs ; le canon fait trembler la terre ; jamais, non, jamais ce Monarque ne fut plus exalté, ne fut si grand, si puissant.... ne craignez pas, le ciel, peut-être vainement au milieu de ses sujets pourroit l'attaquer ! mille vies seroient sacrifiées plutôt. Que dis-je ? est-il un être sensé qui ne sache que l'amour des peuples est la plus sûre garde des rois. Enfin l'héritier du sceptre du grand Henri, l'héritier de ses inéurs, de sa bonté fut ainsi conduit en triomphe au milieu de son peuple jusqu'à l'hôtel-de-ville ; il descend, la milice croise les armes depuis la voiture jusqu'à la porte de l'hôtel, et forme une voûte d'acier impénétrable à toutes les forces humaines : là, Enfin, le Roi arrive dans la salle de l'hôtel-de-ville, il se place sur le trône ; des larmes de sentiment échappent de ses yeux. Le sage M. Bailly, faisant les fonctions de chancelier, fait couler dans les cœurs les charmes inouis du sentiment ; M. *de Tolendal*, M. *de Saint-Méry*, M. *Ethis de Corny*, avec une respectueuse sensibilité,



SORTIE DU ROY DE L'HOTEL DE VILLE DE PARIS LE 17 JUILLET 1789.



Louis XVI. ayant accepté la nouvelle Constitution
et l'air le Roy, toute la garde Nationale
hommes et femmes en habit de ville ayant des

la Bureau des Revenues de

Louis XVI
et des Revenues de

le Peuple il y avait une foule de gens
qui venaient en charrette et en voiture
pour aller à la messe.

Paris, chez Jacob, N. N. N. N.

expriment au monarque les vœux sincères de son peuple ; le roi veut parler ; l'expression de son cœur s'arrête sur ses lèvres ! cependant il fait bientôt entendre ces paroles si remarquables, si belles, si digne d'un bon roi : *mon peuple peut toujours compter sur mon amour*. Prince auguste , puissent les flatteurs ne jamais tromper ton ame !

Pour dernier gage de paix , le roi voulut enfin accepter la cocarde de la milice de Paris , & en reconnoître M. de la Fayette colonel général. Sa majesté se montra ensuite à l'une des fenêtres de la salle ; les cris de *vive le roi* furent répétés par cent mille bouches : le roi sortit ensuite ; & pour nouveau signe de paix , la milice renversa ses armes ; le même cortège qui l'avoit amené l'accompagna. Partout sur son passage , il trouva les cœurs pleins de joie et d'amour : *vive le roi* ne fut qu'un cri général & non interrompu ; les transports étoient plus marqués même qu'ils ne l'avoient été jusqu'alors ; le roi parut pénétré d'un accueil si touchant , & le peuple répondoit à ces signes de bonté par de nouvelles expressions de sa tendresse. C'est ainsi que sa majesté fut accompagnée jusqu'à Versailles , et c'est ainsi que se termina cette superbe & heureuse journée , qui , pour la nation , est l'aurore d'un avenir brillant et flatteur , si nous réunissons le Sully moderne au

petit fils de Henri-le-Grand. Nos larmes sont donc taries, nos maux presque oubliés, et nos vœux désormais seront comblés !

O mon roi ! puissiez-vous sentir le prix de commander à un peuple libre ! Et vous François , puissiez-vous n'oublier jamais que c'est au sein des lumières que naîtra toujours la liberté, l'abondance, la paix & le bonheur.

Paris, PRUDHOMME, rue Jacob, Faux-bourg Saint-Germain, N°. 28.

Assemblée des Représentans de la Commune de Paris.

COMITÉ DE POLICE.

Le Comité de Police autorise les Administrateurs des Postes à faire passer dans les Provinces, à mesure qu'ils paroîtront, les numéros des Révolutions de Paris, portant les noms de l'Éditeur et de l'Imprimeur.

Ce 8 Août 1789.

Signés FAUCHET ;

DE MANGIN, Vice-Président ; LE VACHER DE LA TERRINIÈRE.

De l'Imp. de P. DE LORMEL, rue du Foin-Saint-Jacques, 1789.